

Laval théologique et philosophique



MEYER, Michel, *Découverte et justification en science. Kantisme, néo-positivisme et problématologie*

Jean-Dominique Robert

Volume 39, numéro 1, février 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400012ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400012ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, J.-D. (1983). Compte rendu de [MEYER, Michel, *Découverte et justification en science. Kantisme, néo-positivisme et problématologie*]. *Laval théologique et philosophique*, 39(1), 109–110. <https://doi.org/10.7202/400012ar>

Paul Laurent ASSOUN, *Introduction à l'épistémologie freudienne*. Un vol. 23 × 14 de 223 pp. Paris, Payot, 1981.

L'auteur à qui l'on doit déjà plusieurs travaux relatifs à Freud, Marx et Nietzsche, est agrégé de philosophie, docteur en philosophie et diplômé en psychopathologie et psychologie clinique. Il défend son projet dans la *Préface*. D'abord, il est possible de « soumettre le savoir analytique à une investigation qui en dégage les conditions de possibilité, les principes, les méthodes et les sources » (p. 7). De plus, « ce qui nous intéresse, poursuit-il, c'est l'épistémologie rigoureusement indigène et immanente à la démarche de connaissance qui appartient à Freud. Il ne saurait donc s'agir des apports freudiens pour en inférer une épistémologie, se réclamant en conséquence de Freud. Notre but est beaucoup plus positif : dégager l'identité freudienne, prise dans son idiosyncrasie historique, théorique et pragmatique, en enquêtant sur ses origines, ses fondements et ses finalités. Nous partons donc de ce *fait* élémentaire qu'il y a revendication par Freud de la psychanalyse comme *savoir* » (pp. 7-8). L'ambition de scientificité existe donc chez Freud, mais « il ne la théorétise jamais pour elle-même » (p. 8). Toutefois, « en des moments-clés, il éprouve le besoin de formuler une sorte de plate-forme épistémologique à la fois remarquablement explicite et excessivement concise » (p. 8). L'auteur se distance des tentatives antérieures à la sienne, telle celle de Roland Dalbiez. Pour son compte personnel, P.-L. A. entend tirer profit de son précédent travail : *Freud, la philosophie et les philosophes* (PUF, 1976). S'il y a une « autonomie théorique » revendiquée chez Freud, reste qu'il existe aussi chez lui « un rapport spéculaire à cet au-delà du savoir qu'investit la métaphysique » (p. 10). P.-L. A. écrit encore explicitement que son travail peut servir d'introduction historique à une épistémologie freudienne, mais *n'en est pas une* (p. 10). Il entend donc « effectuer un travail précis de repérage historique qui nous mène, à travers transitions et ruptures, jusqu'à la frontière où la conformité des langages débouche sur l'inédit de l'objet » (p. 12). L'auteur exprime son but en une formule brève : « il s'agit d'introduire au savoir freudien en indiquant les modèles de dérivation en lesquels s'enracine son inédit. Il s'arrête donc aux confins de cet inédit. Il vaut donc comme *introduction* et instrument de travail pour *un autre projet*, qui reviendrait à étudier le travail de construction métapsychologique (traité d'épistémologie freudienne qui reste à écrire) » (p. 13,

note 15). Ce travail intelligent et critique montre une fois de plus combien l'auteur est informé de données historiques précises et précieuses. Il prouve également à nouveau la vigueur de sa pensée. Il est bon de réfléchir en compagnie de Paul-Laurent Assoun. Puisse-t-il nous donner l'*épistémologie freudienne* vers laquelle le présent travail l'oriente.

Jean-Dominique ROBERT

Michel MEYER, *Découverte et justification en science. Kantisme, néo-positivisme et problématologie*. Un vol. 25 × 16 de 365 pp., Paris, Klincksieck, 1979.

Comme le dit l'Avant-Propos, « ce livre n'a d'autre ambition que de reprendre la vieille interrogation philosophique sur la science, quant à ses fondements et à sa manière de procéder dans l'acquisition du savoir. Étudier ainsi le lien entre science, savoir et philosophie ne peut se faire que sur de nouvelles bases, tout en tenant compte de la tradition en philosophie des sciences, donc du néo-positivisme » (p. 9). C'est qu'en effet « le positivisme contemporain fait de la science constituée le modèle de tout savoir et de toute connaissance possible. Il rejette tout autre type de pensée philosophique, au nom des succès que la science remporte dans la résolution des problèmes qu'elle pose. Cet "enthousiasme scientiste" privilégie le mode de raisonnement propre aux sciences dont le succès est le plus manifeste, telle la physique, comme étant le type même de rationalité dont la philosophie devrait se pénétrer » (p. 10). Par ailleurs, « Ne s'occupant que de la logique et de la justification de la science, la philosophie positiviste a abandonné le point de vue de la réflexion » (p. 10). Dans une telle optique, « ce que le positivisme appelle "science" est le savoir constitué, achevé, justifié, ne faisant plus problème ; et corrélativement, ce qu'il appelle "philosophie" se réduit à l'étude du constitué. La science ne serait ainsi qu'un corpus de résultats, et la philosophie serait l'analyse de ce qui fait que ces résultats peuvent être dits des résultats. La question philosophique essentielle du néo-positivisme est la suivante : qu'est-ce qu'un résultat ? » (p. 10). Face aux positions précédentes, M.M. pense que « l'activité scientifique, comme activité intellectuelle et cognitive, est un processus de position et de résolution de problèmes. Le savoir s'acquiert en posant des questions, et s'étend en y répondant, et devient science en justifiant les

réponses proposées » (p. 10). Dès lors, « dans la mesure où la science est une activité, un processus intellectuel qui présuppose un acte de connaissance, la science retrouve sa dignité proprement philosophique » (p. 11). En conséquence, « le philosophe s'occupe du fondement de la science qui, pour le savant, demeure présupposé et refoulé au niveau de l'exposition, doit devenir explicite et thématisé comme présupposition pour le philosophe. C'est aussi dans cette mesure que le philosophe peut éclairer le savant sur sa pratique » (p. 11). Enfin, poursuit M.M., « le cheminement de notre interrogation passe nécessairement par l'analyse critique du néo-positivisme contemporain (1^{re} Partie), avant de déboucher sur une conception originale de la science qui échappe aux difficultés rencontrées par le positivisme (II^e Partie) » (p. 11). Dans la première partie on verra donc que le positivisme « est incapable de satisfaire la double exigence philosophique d'expliquer et la synthèse et le rapport à l'expérience qui sont le propre de la science » (p. 12). Dans la deuxième partie, il s'agira d'aller de façon personnelle au-delà du psychologisme et du logicisme. M.M. résume lui-même sa thèse essentielle sur la « problématologie » comme suit : « 1^o) Les propositions sont des réponses. 2^o) À toute proposition on peut associer une question, un problème. 3^o) À toute phrase ou ensemble de phrases, on peut associer une proposition qui en est la signification. Une proposition est une phrase déclarative. 4^o) L'activité linguistique est un procédé de questionnement qui s'opère dans un contexte. 5^o) On doit toujours considérer une phrase en situation, dans la mesure où elle ne se présente jamais isolément, hors de tout contexte, dans la réalité de la pratique discursive » (p. 219). Le dernier chapitre (pp. 217-354) montre que « le processus de questionnement scientifique est considéré dans son entièreté. La logique propre à son premier niveau est la métaphorisation. On montre qu'elle est irréductible à la logique mathématique et qu'elle est objective. Le second niveau, comme discours exposant les résultats de la science, est conceptualisé au sein d'une vision du langage fondée elle aussi sur la notion de questionnement » (pp. 14-15). Dans sa problématologie M.M. développe ses idées sur l'importante notion de *contexte* dans un sens personnel. En bref, il s'agit avec cet ouvrage d'un travail technique où sont discutées les grandes positions de l'épistémologie, et c'est pour les « dépasser » qu'y sont présentées les idées de Kant à Quine, en passant par Carnap, Frege, Russel, Wittgenstein, Popper et Kuhn. Un livre utile par ses informations, son

caractère à la fois critique et constructif. Nous conseillons au lecteur, après l'Avant-Propos, d'aborder le paragraphe : *Métaphorisation et création de sens* (pp. 344-348). Ces lignes l'inciteront à reprendre sa lecture, sachant déjà ou il sera conduit en fin de parcours.

Jean-Dominique ROBERT

Gregor MALANTSCHUK, *The Controversial Kierkegaard*, translated by Howard V. Hong and Edna H. Hong. Wilfrid Laurier University Press, Waterloo, 1980. (15,5 × 23,5 cm), 82 pages.

Surely the decade of the 1840's is the most wonderful and fertile in modern European history. For those who were young, it must have been bliss to be alive, as it was for the generation of Wordsworth in the 1790's — and for similar reasons. Europe, its old structures and dreams, was exploding. We are staggered by the sheer quantity of intelligence and passion released in those years; and by its quality, too.

Of course, the young men agreed, then as now, on scarcely anything except the one crucial point : the crisis was both political and spiritual — each in its widest sense. They disagreed about the relations between these two aspects of the crisis, their relative importance, the proper direction of their own energies, and what must be done. Nearly all of them saw the spiritual confusion as a product of the political upheaval; but they disagreed violently about the exact nature of this latter — nascent capitalism? heavy industry? the flight to the city? democracy? liberalisation?

Whether or not we are today still living in their historical epoch, we are still living in the shadow of their ideas, their slogans and their ideologies. This is probably deplorable, but certainly inescapable. We do not yet have the new terms and concepts needed to see our own situation. We still depend on Bakunin, Marx, De Tocqueville, Mill, Thoreau, and Carlyle for our pictures of our selves and our world. As if suffering from a collective historical neurosis, we cannot yet break free of an apparatus which imposes on our own self-understanding hopes and fears and regrets themselves mostly alien and irrelevant to where we are at.

Søren Kierkegaard was one of these brilliant young men, and by almost all criteria among the